

LA QUESTION

# LA CENSURE a-t-elle disparu ?

**C**ontrairement à ce que l'on pourrait penser, la censure n'a pas vraiment disparu de nos sociétés démocratiques. Elle a juste pris une forme différente, beaucoup plus difficile à détecter. C'est ce qu'explique Pascal Durant, professeur à la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège dans "La Censure invisible" paru aux Éditions Actes Sud.

JB De Clerfayt



## Qu'entendez-vous exactement par "censure invisible" ? En quoi est-elle différente de la censure "ordinaire" ?

Il peut paraître paradoxal de parler de "censure invisible". La censure, dans sa forme ordinaire, rend invisible : elle empêche de lire, interdit de voir, opère par soustraction. La censure dont je parle opère à l'inverse : elle impose des problématiques, des formes de questionnement ou de traitement de l'information culturelle, sociale ou politique. C'est, dans une première définition, une censure d'autant moins visible qu'elle agit dans et par l'abondance : des kilomètres de copie sur le *Da Vinci Code* ou sur la moindre sortie de Sarkozy, et peu de chose sur tel auteur important ou telle initiative citoyenne. C'est, d'autre part, l'imposition d'un mode de perception et de traitement de l'information : penser le monde culturel, social ou politique à travers les catégories installées par les routines du sensationnalisme conduit à escamoter tout ce qui ne s'y adapte pas ou du moins à le traiter de manière désinvolte. Cette censure invisible tient enfin au fait que toute sphère d'activité sociale détermine des modes de représentation et d'action qui deviennent, chez ses agents, une sorte de seconde nature : l'action normée devient spontanée par incorporation, habitude, routine, etc. Cela produit, dans le cas du journalisme, des effets puissants extérieurs à la seule sphère du journalisme : c'est en gros par les médias que nous avons connaissance des institutions, des programmes politiques, des débats de société et, de ce fait, les catégories d'appréhension et de construction du réel propres aux journalistes tendent à s'imposer à l'ensemble de leurs lecteurs, au premier rang desquels ces lecteurs acteurs que sont les hommes politiques en campagne.

## Un exemple ?

Chaque journal, chaque émission politique en donne par dizaines au quotidien : le fétichisme de la "petite phrase", formatée pour les médias ; la personnalisation de la politique, pensée comme affrontement entre individus au sein du champ du pouvoir ; la sondomanie, qui réduit le débat politique d'un côté à une addition d'opinions isolées et de l'autre à une politologie exercée comme art de la divination, sans s'aviser que sondages et commentaires des sondages engendrent ce qu'on appelle des effets performatifs : ils produisent ce qu'ils prétendent enregistrer.

## Doit-on déduire de votre livre que nous ne vivons pas vraiment en démocratie ?

Non, bien sûr, sauf à se rappeler qu'on ne vit jamais en démocratie, mais qu'on fait vivre une démocratie par un combat quotidien contre la routine, la pensée toute faite, les stéréotypes reçus. Ceci dit, une campagne présidentielle qui, comme en France, voit une majorité des rédactions acquiescentes à la cause de Sarkozy ou du moins portées à ne penser cette élection que sous la forme d'une opposition binaire entre deux candidats dominants ne contribue guère au pluralisme dont toute démocratie, en tant que processus, se nourrit. Réduire le conflit politique à un pugilat entre personnalités politiques tient de la caricature.

## Existe-t-il encore une presse d'opinion ?

On a vu en tout cas, en Belgique francophone, disparaître l'un après l'autre les titres de gauche, au profit d'une presse qui se pense pluraliste et neutre. Cette neutralité tient surtout à l'imposition d'une opinion si dominante qu'elle se fait oublier comme opinion. Qui se rend compte encore, dans les rédactions, que le seul mot

de "gouvernance", utilisé à tout va, est gros d'une représentation politico-économique du monde qui fait bon marché de la démocratie ?

## Les journalistes ont-ils perdu toute indépendance ?

Une pensée libre ne peut être que celle qui s'interroge en permanence, pour les combattre, sur les déterminismes divers dont elle fait l'objet. L'individualisme est chose très prégnante chez les journalistes qui les convainc, au quotidien, d'être des sujets absolument libres. Personne, il est vrai, ne leur dicte leurs articles. Ceux-ci s'écrivent tout seuls sous la force de leurs routines de vision et de pensée. Ce sont ces routines qu'il convient d'objectiver pour atteindre à une véritable indépendance.

## Comment peut-on lutter contre quelque chose dont nous ne sommes même pas conscients ? Quelles sont les pistes que vous préconisez ?

De tels mécanismes inconscients doivent faire l'objet d'une sorte de socio-analyse collective : aux journalistes de s'interroger sur l'évolution de leur métier en termes de carrière ou de liberté d'expression, mais plus

fondamentalement encore sur les cadres d'appréhension du monde qu'ils mobilisent et dont l'évolution de leur champ d'appartenance tend à renforcer les pires effets. À eux de se demander s'il est favorable au pluralisme que l'ensemble des médias, qui sont notre fenêtre sur le monde, se trouvent aux mains d'intérêts privés, sujets à concentrations et donc à réduction et précarisation des effectifs, et soumis dans une large mesure aux impératifs de l'audience et des annonceurs. La sociologie a mis au point des concepts, des formes de questionnement réflexif qui peuvent être mis à profit. Pour autant qu'on ne réduise pas ces concepts à des caricatures idiotes : les journalistes qui aiment à ranger du côté d'une "théorie du complot" ceux qui examinent les structures sociales extérieures et incorporées de leur champ ne commettent pas seulement un contresens absolu. Ils se privent de moyens de comprendre les logiques dont ils sont les premières victimes et donc de lutter contre elles.

Propos recueillis par Pascal André

Pascal Durant, "La Censure invisible", Actes Sud, 75 pages, 13,38€, port compris, au compte 778-5915762-78 de Dimanche-Service, 20 Place de Vannes, 7000 Mons.